

Décodage / PLUS LOIN DANS L'INFO

Qui veut la peau des journalistes ?

Les réseaux sociaux leur cognent dessus, les cadres politiques ne sont pas en reste, et les enquêtes d'opinion les classent régulièrement dans le peloton de tête des **PROFESSIONNELS LES MOINS POPULAIRES**.

À METZ, on forme pourtant les journalistes de demain. Et dans les rangs du **MASTER PROPOSÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE**, les vocations ne faiblissent pas.

L'anecdote est aussi cocasse qu'instructive. À un moment, durant un dîner entre amis, est lancé autour de la nappe le jeu du « qui fait quoi dans la vie ». Au sujet d'Élisa, présente ce soir-là, l'un des convives livre un indice : « Elle se destine à un métier où ce sont tous des menteurs », résume-t-il en substance. Réponse collégiale, dans l'hilarité générale : « Journaliste ! » La jeune femme de 23 ans, reçue à Metz en première année de master « journalisme et médias numériques » (MJMN), a préféré en rire. De toute façon, elle n'est pas dupe. Jamais, sans doute, la défiance vis-à-vis de la profession n'a atteint une cote aussi élevée qu'actuellement, dans le pays. Et rien ne va en s'améliorant.

« Merdias », « journalopes »... Quand ce ne sont pas les « gilets jaunes », ce sont les « antivax » qui sonnent la charge sur les réseaux sociaux. Les politiques n'y vont pas de main morte non plus, qui hurlent à la manipulation et organisent la contre-offensive à base de « désinfo » dès lors qu'un point-virgule ou un cadrage de photo jugés inopportuns leur restent en travers du gosier aussi sûrement qu'une arête de maquereau mal déglutée. Gloups... « Cette détestation des journalistes n'est pas nouvelle, observe l'universitaire Jean-François Diana*, 58 ans, en charge du MJMN sur le campus du Saulcy, elle s'est construite dans le temps. Le journaliste est un vieil ennemi, une cible idéale, surtout dénoncé par trois catégories : les intellectuels, les milieux politico-économiques, l'opinion publique. » Ça fait du monde effectivement.

« Un métier inquiétant »

Au XVIII^e siècle, Voltaire dépeignait les plumitifs en « bêtes nuisibles ». « C'est le premier, je crois, à avoir employé le terme de "chiens" à leur égard. » En 1993, François Mitterrand le fera sien lors des obsèques de Pierre Bérégovoy. Dans *Monographie de la presse parisienne* (1843), Balzac est tout aussi virulent : il assimile le journalisme à « une maladie chronique [qui] s'est étendue à tout ». Au cœur de la machine à remonter le temps, on trouve trace



Photo DR



Élisa Wittische (à g.), inscrite en première année, Jean-François Diana, responsable du master « journalisme et médias numériques », et Chloé Gaillard, étudiante en deuxième année.



Photo Nicolas Fontaine/Puissance Télévision

également dans le périodique *La Gazette* de Théophraste Renaudot d'articles produits par Louis XIII et Richelieu eux-mêmes, « articles qui les concernaient et qui édifiaient leur propre légende ». Quant à l'opinion publique, elle se situerait au sommet d'un triangle formé à sa base par les intellectuels d'un côté, les pouvoirs politiques et économiques de l'autre, « se prenant, de fait, en pleine figure ce que rapportent les uns et les autres ». Le tout se faisant – ou se défaisant – sur fond de « confusion ». « Entre le traitement de l'information, le commentaire, l'opinion, la conviction, on ne sait plus de quoi on parle lorsqu'on évoque la profession de journaliste, poursuit Jean-François Diana. C'est un métier inquiétant car il laisse la liberté d'interprétation et délivre des connaissances savantes, qui sont prises pour de l'idéologie. Or, si on fait bien ce métier, on ne fait pas d'idéologie. Comme en boxe, il faut toujours être à la bonne distance. » Et prêt, aussi, à esquiver les droites.

L'Université de Lorraine s'y emploie depuis 2009, année de création à Metz d'une licence professionnelle – devenue master quatre ans plus tard – dédiée au journalisme et, innovation à l'époque ayant fait des émules ensuite, aux médias numériques. Première et deuxième années confondues, chaque promotion compte entre 30 et 35 étudiants

que ne rebute pas un paysage pourtant sinistré. Selon le sociologue Jean-Marie Charon, le contingent de cartes de presse délivrées chaque année a fondu de 10 % au cours de la dernière décennie, « un rythme de recul ayant doublé en 2020 », pointe Jean-François Diana. Pis : du fait « de l'épuisement qui va jusqu'à la rupture physique et psychique, des conditions de travail et des bas salaires », la durée moyenne d'une carrière de journaliste ne serait plus que de quinze ans. Raison pour laquelle « il faut se former, avoir différentes compétences », intervient Élisa Wittische, la « menteuse » du dîner cité plus tôt.

Dingue d'écriture, elle a découvert sa vocation dès le collège. La situation de la presse « print » l'encourage cependant à se « diversifier », en s'intéressant notamment à l'audiovisuel. Elle le devine : contrairement à son paternel « qui à 55 ans travaille toujours dans la boîte qu'il avait rejointe après son BTS, notre génération, qui a besoin de donner du sens à son métier, en accord avec ses valeurs, ne sera pas toute sa vie dans le même boulot ». Pourtant, le feu sacré elle l'a. « De nature curieuse », elle se rêve en tenante d'un « journalisme militant », sur le terrain, pour témoigner. Elle a passé une année en Turquie, « où j'ai rencontré des gens ayant connu Daech ». Elle a effectué un stage de trois mois en Alsace, au

contact de l'actualité locale. Dans les deux cas, elle s'est passionnée. Pour elle, c'est clair, « si plus tard on me propose "Closer" ou de la presse people, ce ne sera pas possible ».

« La moindre ligne écrite a un impact »

Présente sur les routes pour le tournage d'un webdocumentaire sanctionnant sa deuxième année de MJMN, Chloé Gaillard, étudiante de 27 ans, suit une ligne identique. La relation brouillée avec le public, elle la comprend : « Il y a des abus. » « Je sais qu'on n'a pas toujours le choix, mais j'espère, dans le futur, ne pas être coincée dans cette course de vitesse [à l'information] et aux clics », générateurs de rentrées publicitaires, ajoute-t-elle. « Aborder un sujet sur la crise sanitaire, OK. Mais encore faut-il en comprendre les ressorts. Quand j'arrive dans une rédaction, j'essaie toujours de me spécialiser. » Au sein du master, Chloé Gaillard apprécie le travail de recherche complétant la formation à proprement parler, ainsi que l'intervention « d'experts et de professionnels issus de parcours et de domaines différents ». « Journalistes, juristes, graphistes, techniciens, spécialistes de la sécurité numérique... énumère Jean-François Diana. Cette année, nous avons recruté une équipe de 36 vacataires. Une vraie petite entreprise. »

Cette variété, on la retrouve dans le casting des étudiants. Loin de tout entre-soi, de toute reproduction sociale, fuyant les seules « bêtes à concours », le MJMN ne s'interdit pas de puiser dans un vivier de candidats aux trajectoires parfois atypiques. « On ne travaille pas sur un idéal de journalisme. Résultat, on a échoué quelques fois, mais on a aussi réussi des paris », témoigne le maître de conférences. La dernière étude en date porte à 81 % le taux d'insertion professionnelle des élèves biberonnés à la filière messine. « On n'est pas en train de renouveler la génération, mais en treize années d'existence, ça fait tout de même un bel effectif. » Chloé Gaillard en est consciente, cette génération, justement, jouera gros dans le rétablissement du lien de confiance avec l'opinion : « La moindre ligne que nous écrivons peut avoir un impact. » Alors Jean-François Diana conclut : « C'est un métier que l'on exerce par passion et notre rôle, c'est que cette passion soit un enjeu démocratique. »

Pierre Théobald

(*) Jean-François Diana a codirigé avec Denis Robert l'ouvrage « Dépossession. Travailler plus pour vivre moins » (Massot Éditions/Blast), à paraître le 31 mars.